

PERSONNAGES
DE LA TRAGÉDIE.

ASTRÉE, bergère.
CÉLADON, amant d'Astrée.
SÉMIRE, amant d'Astrée.
PHYLLIS, confidente d'Astrée.
HYLAS, berger.
TIRCIS, berger.
GALATÉE, princesse du Forez.
LÉONIDE, confidente de Galatée.
ISMÈNE, fée.
TROUPES DE DRUIDES.
TROUPES DE BERGERS ET DE BERGÈRES.
ESPRITS AÉRIENS.
NYMPHES.
GENIES.
PEUPLES du Forez.
TROUPE de la suite d'ISMÈNE.
LISSETTA.
GALIOFFO.
GAMBARINI.

La scène est dans le Forez.

ASTRÉE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le pays du Forez, arrosé de la rivière du Lignon, sur les bords de laquelle sont plusieurs hameaux et bocages.)

SCÈNE I.

SÉMIRE.

PERFIDE que je suis ! infortuné Sémire !
Les bruits qu'en ces hameaux je répands tous les jours
Soulageront-ils mon martyre ?
Que me sert de troubler d'innocentes amours ?
J'aime Astrée, et je tente un dessein téméraire.
Je détruis son amant ; mais que fais-je pour moi ?
Ce qui le rend suspect de violer sa foi
Me rend-il capable de plaire ?
Au sein d'Astrée en vain j'ai versé cent poisons.
L'implacable dépit, les injustes soupçons,
L'aveugle et la sourde colère,
La jalousie, au repos si contraire,
Enfants de l'art dont je me sers,
M'ont en vain procuré le secours des enfers.

Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire?
 Les mensonges divers à quoi tu donnes cours
 Soulageront-ils ton martyre?
 Que te sert de troubler d'innocentes amours?

Je me venge, il suffit; je fais des misérables.
 N'est-ce pas un bien assez doux?
 Achevons; puis retirons-nous
 En des déserts inhabitables.

Amants, heureux amants, dont je détruis la foi,
 Puissiez-vous devenir plus malheureux que moi!

Je vois déjà cette bergère en larmes :
 Ce doit être l'effet des dernières alarmes
 Par qui mon imposture a séduit sa raison.
 Laissons sur son esprit agir notre poison.

SCÈNE II.

ASTRÉE, PHYLLIS.

ASTRÉE, *donnant à Phyllis une lettre ouverte.*

Avois-je tort, Phyllis? Tu vois ces témoignages;
 De sa main propre ils sont tracés :
 Considère de quels outrages
 Mes feux y sont récompensés.
 Ne me parle jamais du traître.
 Céladon, Céladon, il est un dieu vengeur.

PHYLLIS.

Ne le soupçonnez pas, ma sœur.

ASTRÉE.

Voici pourtant ses traits, peux-tu les méconnoître?

PHYLLIS.

Je connois encor mieux son cœur;
 Tout m'est suspect, tout vous doit l'être.
 Quelque ennemi secret vient d'imiter sa main.

ASTRÉE.

Dédiras-tu nos yeux, qui l'ont vu ce matin
 Embrasser les genoux d'Aminte?

PHYLLIS.

C'est un reste de feinte :
 Vous-même avez pu voir avec quelle contrainte
 Il feignoit des transports qu'il ne pouvoit sentir.
 Qu'un véritable amant a de peine à mentir!

ASTRÉE.

Eh! qu'il ne mente plus.

PHYLLIS.

Sait-il votre pensée?
 Il voit, depuis quelques jours,
 Que sa flamme est traversée,
 Et qu'on trouble vos amours.
 Il veut vous ménager, en exposant Aminte.

ASTRÉE.

Que ne me l'a-t-il dit?

PHYLLIS.

Sans doute il ne l'a pu.

ASTRÉE.

Mon cœur à Céladon n'étoit que trop connu;
 N'auroit-il pas prévu ma crainte,
 Si l'ingrat, d'autres soins occupé, prévenu....

PHYLLIS.

Ma sœur, bannissez ces alarmes.
 Quel objet vous peut-on préférer sous les cieux ?

ASTRÉE.

Aminte est engageante, et prévient par ses charmes.
 Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.
 Hélas ! qui feint d'aimer est toujours téméraire :
 De la feinte à l'effet, on n'a qu'un pas à faire ;
 C'est un écueil fatal pour la fidélité :
 Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;
 La vérité devient mensonge,
 Et le mensonge, vérité.

PHYLLIS.

Les coquettes les plus belles
 Ne touchent que foiblement.
 On peut, par amusement,
 Feindre de brûler pour elles ;
 Et le plus crédule amant
 Les regarde seulement
 Comme on fait les fleurs nouvelles,
 Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRÉE.

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.
 Ce dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre
 Du trait le plus commun et le moins redouté :
 Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;
 La vérité devient mensonge,
 Et le mensonge, vérité.
 Il le prévoyoit bien, le traître, l'infidèle.
 J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours :
 Il résista long-temps, je persistai toujours.

Trouvoit-il Aminte si belle ?
 Je lisois dans ses yeux une secrète peur.
 L'ingrat avoit raison de craindre pour son cœur.

PHYLLIS.

C'étoit à vous d'avoir de la prudence,
 En l'éloignant du danger
 De changer.

ASTRÉE.

C'étoit à lui d'avoir de la constance,
 En résistant au danger
 De changer.

PHYLLIS.

A vos soupçons je ne saurois me rendre :
 Mais voici mon dessein, ma sœur,
 D'Hylas depuis deux jours je ménage le cœur ;
 Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur ;
 C'est le moyen de tout apprendre :
 Elle lui dira son secret.
 Je l'attends ; vous savez combien il est discret.
 Le voici.

SCÈNE III.

ASTRÉE, HYLAS, PHYLLIS.

PHYLLIS.

J'ai besoin, Hylas, de votre adresse.
 Puis-je compter sur vos serments ?
 Vous me rendez des soins ; mais ces empressements
 Sont-ils des effets de tendresse ?
 Ou ne sont-ce qu'amusements ?
 Sans cesse vous allez de bergère en bergère ,

Jurant de sincères amours :
Zéphyre n'eut jamais d'ardeur si passagère ;
Eh ! comment s'assurer qu'une ame si légère
Puisse ne l'être pas toujours ?

HYLAS.

Quoi ! vous doutez si je vous aime ?
Eh ! qui pourroit, Phyllis, vous voir sans vous aimer !
Vous avez plus d'appas que n'en a l'amour même,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez si je vous aime !

PHYLLIS.

Déclarer si bien son ardeur,
Ce n'est pas ce qui nous engage ;
Les vrais interprètes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRÉE.

Ma sœur, j'ose aujourd'hui te garantir sa foi.
L'Amour ne réservoir ce miracle qu'à toi.

HYLAS.

Si je n'aime Phyllis, que ce dieu me haïsse !
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ses traits !
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une bergère sans attraits !

PHYLLIS.

J'en croirai vos serments, si votre amour s'applique
A m'instruire des feux d'Aminte et d'un berger.

HYLAS.

N'est-ce pas Céladon ? La chose est si publique,
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHYLLIS.

Il vient, partez.

HYLAS.

Je vole où votre ordre m'appelle.

ASTRÉE ET PHYLLIS.

Voyons comment le traître, l'infidèle
Soutiendra son manque de foi.

PHYLLIS.

Adieu ; vous pourrez mieux vous éclaircir sans moi.

SCÈNE IV.

CÉLADON, ASTRÉE.

CÉLADON.

Hé quoi ! seule en ces lieux, sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement !
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les dieux et pour vous, aux yeux de votre amant.
On n'entend en tous lieux que des chants d'allégresse.
Bergères, bergers, tout s'empresse
De célébrer ce jour charmant.

Cependant vous rêvez : d'où vient cette tristesse ?

ASTRÉE.

Berger, vous paroissez aujourd'hui bien paré :
De cet ajustement quels yeux vous sauront gré ?

CÉLADON.

Les vôtres, ma déesse.

Il n'est rien en ces lieux

Qui ne s'efforce de vous plaire ;
Et c'est pour attirer vos regards précieux,
Que ces prés, que ces bois, et cette onde si claire,
Étalent ce qu'ils ont de plus délicieux :

L'astre même qui nous éclaire
Ne se montre si beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE.

Céladon, bannissez ces discours d'entre nous ;
Je sais qu'en votre cœur une autre est préférée ;
Et vos vœux ne sont pas pour l'innocente Astrée.

CÉLADON.

Ciel ! mes vœux ne sont pas pour vous !
Dieux puissants qu'ici l'on révère,
Dieux vengeurs des forfaits, je vous atteste tous ;
Si quelque autre qu'Astrée à mes désirs est chère,
Faites tomber sur moi vos plus terribles coups !

ASTRÉE.

Sois traître seulement, et ne sois pas impie.

CÉLADON.

Juste ciel ! vous doutez encore de ma foi !
Mais quel est cet objet dont mon ame est ravie ?

ASTRÉE.

Va, perfide, va, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Ah ! du moins...

ASTRÉE.

Non.

CÉLADON.

Quoi ! sans l'entendre
Condamner un amant si fidèle et si tendre !

ASTRÉE.

Non, perfide, non, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satisfaire ;
Et puisque votre arrêt me livre au désespoir,

J'y cours ; et respectant votre injuste colère,
Je me fais du trépas un funeste devoir.
Vous me regretterez, j'en suis sûr ; et votre ame,
Au vain ressouvenir d'une constante flamme
Se laissant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourrai voir.

SCÈNE V.

ASTRÉE.

Seroit-il innocent ? me serois-je trompée ?
Soupçons dont j'ai l'ame occupée,
Dois-je donc vous bannir ? L'ai-je à tort condamné ?
En quel trouble me met cette fuite soudaine !
Qu'as-tu fait, bergère inhumaine ?
Où s'en va cet infortuné ?
Ne le pas écouter ! se rendre inexorable !
Ses pas précipités, ses regards pleins d'effroi,
Me font craindre pour lui ; que ne dis-tu pour toi,
Bergère misérable !
Tu ne l'as pu hair, quand tu l'as cru coupable ;
Que sera-ce, s'il meurt en te prouvant sa foi ?

Cours, malheureuse, cours, va retarder sa fuite.
Céladon ! Céladon !... Hélas ! il précipite
Ses pas et son cruel dessein :
Il est sourd à mes cris, et je l'appelle en vain ;
Je n'en puis plus ; la force et la voix, tout me quitte.

SCÈNE VI.

(Un druide conduisant la cérémonie de la fête du gui de l'an neuf, à la place d'Adamas.)

TROUPES DE DRUIDES, DE PATRES SYLVAINS,
FAUNES, BERGERS ET BERGÈRES.

UN DRUIDE.

Maitres de l'univers, dieux puissants, nos hameaux
Vous présentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques palais qu'habitent les oiseaux.
Conservez dans nos bois leur ombre tutélaire.
Nous ne vous demandons, en faveur de ce don,
Ni des grandeurs, ni du renom,
Ni des richesses excessives;
Que les sources de l'or soient pour d'autres que nous,
Nos destins seront assez doux,
Si les bergères de ces rives
Ne font régner que de chastes désirs,
Et d'innocents plaisirs.

LE DRUIDE ET LE CHOEUR.

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies;
Faites régner la paix sur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux et les chansons;
Gardez nos fruits et nos moissons.

UN BERGER ET LE CHOEUR.

Accourez, bergers fidèles;
Célébrez tous, en ce jour,
Vos bergères et l'Amour:
Chantez vos feux et vos belles:

CHOEUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce séjour tranquille.
Ces feuillages épais, ces gazons toujours verts
Vous offrent un charmant asile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers,
Pour enflammer nos cœurs, seuls dignes de vos fers.
Laissez dans un repos languissant, inutile,
Tout le reste de l'univers.

SCÈNE VII.

UN BERGER, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE
PRÉCÉDENTE.

LE BERGER.

Pour pleurer Céladon cessez vos doux accords;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'ensevelir.

CHOEUR.

O perte irréparable!

LE BERGER.

Nous n'avons pu le trouver sur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce sacré don sur un autel du temple,
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce berger fasse tous ses efforts.

SCÈNE VIII.

PHYLLIS, ASTRÉE.

PHYLLIS.

Céladon dans les flots a terminé sa vie,
Comment le dirai-je à ma sœur?

ASTRÉE.

ASTRÉE.

Je le sais , Phyllis : ce malheur
 Est l'effet de ma jalousie.
 Déteste-moi ; c'est peu de me haïr :
 Céladon ne périt que pour mieux m'obéir.
 Il s'est perdu ! Je me perdrai moi-même.
 Que me sert la clarté du jour ?
 Je ne verrai plus ce que j'aime !
 Cher amant , as-tu pu me quitter sans retour ?
 Notre bonheur étoit suprême ;
 Les dieux nous l'envioient du haut de leur séjour.
 Tu t'es perdu ! Je me perdrai moi-même.
 Que me sert la clarté du jour ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente les jardins de Galatée , et dans
 l'éloignement le palais d'Isoure).

SCÈNE I.

GALATÉE.

JE ne me connois plus ; quelle nouvelle ardeur
 Se rend maitresse de mon cœur ?
 Un berger cause ces alarmes.
 Doux et tranquilles vœux , qu'êtes-vous devenus ?
 Le sort offre à mes yeux un berger plein de charmes ,
 Et depuis ce moment je ne me connois plus.

SCÈNE II.

GALATÉE , LÉONIDE.

LÉONIDE.

Princesse , cherchez-vous ici la solitude ?

GALATÉE.

Je me laisse conduire à mon inquiétude.
 Mais que fait Céladon ? Dis-moi , qu'en penses-tu ?
 Je vois qu'en secret tu me blâmes
 D'avoir pu concevoir de si honteuses flammes ;
 Mais , hélas ! qui n'auroit vainement combattu
 Contre les traits dont il a su m'atteindre ?
 Il alloit expirer ; l'onde venoit d'éteindre

Le vif éclat de ses attraits :
 La pitié lui prêta ses traits.
 L'oracle, les destins, tout lui fut favorable ;
 Rien ne vint s'opposer à ma naissante ardeur.

LÉONIDE.

Que de raisons ont fait entrer dans votre cœur
 Un ennemi si redoutable !

GALATÉE.

Mes yeux me trompent-ils ? C'est à toi d'en juger.

LÉONIDE.

Princesse, il est charmant ; mais ce n'est qu'un berger.

GALATÉE.

Par les nœuds de l'hymen, le sceptre et la houlette
 Se sont unis plus d'une fois.
 L'amour n'est plus amour, dès qu'il cherche en ce choix
 Une égalité si parfaite.

Mon cœur est excusable ; et Galatée enfin
 Seroit-elle, sans toi, dans cette peine extrême ?

Léonide, ce fut toi-même

Qui me fis, malgré moi, consulter ce devin.

Princesse, me dit-il, voici votre destin.
 Une étoile ennemie, autant que favorable,
 Peut vous rendre en hymen heureuse ou misérable.

Dans ce miroir regardez bien ces lieux :
 Vers le déclin du jour il faudra vous y rendre ;
 Celui qui s'offrira le premier à vos yeux
 Est l'époux que le ciel vous ordonne de prendre.
 J'aperçus ce berger : résisterai-je aux dieux ?

LÉONIDE.

Princesse, son Astrée a pour lui trop de charmes.

GALATÉE.

Eh ! n'ai-je pas les mêmes armes ?
 N'est-ce rien que mon rang auprès de Céladon ?

LÉONIDE.

Vous ne connoissez pas les bergers du Lignon.
 Leurs amours sont leurs dieux : l'offense la plus noire
 Pour eux, est l'infidélité.

Aimer, fait leur félicité ;

Aimer constamment fait leur gloire.

GALATÉE.

Toutes les conquêtes d'éclat
 Flattent la vanité des hommes.

Quelque constants qu'ils soient, dans les lieux où nous
 La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat. [sommes,
 Je tremble, je le vois. Quoi ! même en ma présence
 Il soupire, il se plaint aux échos d'alentour !

LÉONIDE.

Il n'est plein que de son amour.

Par ses chagrins, jugez de sa constance.

SCÈNE III.

GALATÉE, CÉLADON, LÉONIDE.

GALATÉE.

Céladon, contemplez nos jardins et nos bois ;
 Qui ne croiroit que Flore y tienne son empire !
 De ces oiseaux qu'amour inspire
 Écoutez les charmantes voix.
 A charmer vos ennuis en ces lieux tout conspire :
 Cependant c'est en vain que tout vous fait la cour.
 Nos soins, nos vœux, ce beau séjour,

N'ont point d'agrément qui vous flatte.
Galatée a sujet de se plaindre de vous :
Faut-il que sans effet sa présence combatte
Cette tristesse ingrate
Que vous osez conserver parmi nous ?

CÉLADON.

Princesse, ma douleur n'est pas en ma puissance :
Je sors, vous le savez, du plus affreux danger ;
Puis-je m'empêcher d'y songer ?

GALATÉE.

Songez plutôt à ma présence ;
C'est la seule reconnoissance
À quoi je veux vous engager.
Vous soupirez, vous vous plaignez sans cesse :
Si c'est d'une ingrate maîtresse,
Changez ; vous pouvez faire un choix rempli d'appas.
À souffrir tant de maux quel cœur peut vous contrain-
Hélas ! le mien ne comprend pas [dre ?
Que vous deviez jamais vous plaindre.

Mais quelle est cette Astrée ? et depuis quand ses coups
Tiennent-ils votre ame asservie ?
Votre esclavage étoit-il doux ?

CÉLADON.

Belle princesse, comme à vous,
Hélas ! je suis bien loin de lui devoir la vie.

GALATÉE.

Du Lignon en fureur dans ce fatal moment
Contez-moi l'accident funeste.

CÉLADON.

J'y tombai, vous savez le reste ;

Je ne veux vous parler que de vous seulement.

GALATÉE.

Vous pâlissez ! vous changez de visage !

CÉLADON.

Nymphé, c'est malgré moi que sous un doux ombrage
L'aspect de ce fatal rivage
A rappelé les maux que je viens d'endurer.

GALATÉE.

De vos chagrins, de cette triste image
Puisse le ciel vous délivrer !

Divertis ses soins, Léonide ;
Fais-lui voir de ces lieux toutes les raretés ;
Parle-lui de cet antre, où des flots enchantés
Faisoient connoître un cœur ou constant ou perfide.

SCÈNE IV.

CÉLADON, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Dans le fond de ce bois est un antre sacré ;
Là, jadis chacun à son gré
Pouvoit en regardant dans une onde fidèle
Qui coule en ce lieu révéré,
Connoître si l'objet en son cœur adoré
Ne brûloit point de quelque ardeur nouvelle.
Cette fontaine a nom, la Vérité d'amour :
On n'en approche plus ; deux monstres à l'entour
Interdisent l'abord d'une source si belle.

CÉLADON.

Léonide, je sais que cet enchantement

Nuit ou sert à plus d'un amant :
 Voyez combien il m'est contraire.
 Sans ces monstres pleins de fureur,
 Astrée auroit pu lire en cette onde sincère
 Mon innocence et son erreur ;
 Elle m'auroit trouvé fidèle.

LÉONIDE.

Vous aimez trop une beauté cruelle :
 Oubliez-la : cédez à des transports plus doux ,
 Et songez qu'en ces lieux il est une princesse
 Dont les appas et la tendresse
 Sont dignes d'un amant aussi parfait que vous.

Laissez la constance

Aux heureux amants.

Vous souffrez mille tourments ;

Vous aimez sans espérance.

Laissez la constance

Aux heureux amants.

Des plaisirs les plus charmants

Amour ici récompense

De si justes changements.

Laissez la constance

Aux heureux amants.

CÉLADON.

Vous voulez m'engager sous un nouvel empire ;
 Et dans mes premiers feux je veux persévérer.
 Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
 Ou qu'il cesse de soupiner.

CÉLADON ET LÉONIDE, *ensemble.*

Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
 Ou qu'il cesse de soupiner.

CÉLADON.

Votre princesse est jeune et belle ;
 Elle méritoit le cœur d'un souverain.
 Mais celui d'un berger ! quelle gloire pour elle !
 Nymphes , vous combattez en vain
 La foi que j'ai jurée :
 Combattez-la quand vous verrez Astrée.

LÉONIDE.

Sa beauté ne sauroit excuser sa rigueur.
 Céladon , il est vrai , votre bergère est belle ;
 Mais elle est fière , elle est cruelle ,
 Elle abuse de votre cœur.

CÉLADON.

Ah ! si j'étois dans nos bocages !
 Si leurs frais et sacrés ombrages
 Pouvoient servir de temple à l'objet de mes feux !
 Si mon cœur y pouvoit sacrifier sans cesse
 Au souvenir de sa déesse,
 Que je me trouverois heureux !

SCÈNE V.

ISMÈNE, FÉE ; LÉONIDE, CÉLADON.

ISMÈNE.

Le ciel exaucera mes vœux ;
 Il me l'a fait savoir. Je suis la fée Ismène :
 Ma puissance et mon art vont vous tirer de peine.

LÉONIDE.

Qui vous rend à ces lieux , Ismène , dites-moi ?

ISMÈNE.

L'ordre secret des dieux : j'exécute leur loi.

LÉONIDE.

Quels biens votre pouvoir ne va-t-il pas répandre
Dans cet heureux séjour!

ISMÈNE.

Mon oracle doit vous l'apprendre
Avant la fin du jour.

Céladon, mettez fin à vos tristes alarmes.

Votre bergère par ses larmes

Veut elle-même vous venger :

Elle croit que de son berger

L'ame encor dans les airs, faute de sépulture,
Autour de ces hameaux errante à l'aventure,
Attend qu'un vain tombeau la vienne soulager.

CÉLADON.

Confidante des dieux, un amant trop fidèle

Attend tout de votre savoir :

Faites, par son divin pouvoir,

Que, libre et dans nos bois, j'adore ma cruelle.

ISMÈNE.

Je ferai plus encore et pour vous et pour elle.

Dans ce moment mon art vous fera voir

Ses regrets et son désespoir.

ISMÈNE, *aux ministres de sa puissance.*

Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,

Calmez de ce berger les peines infinies;

Faites-lui voir Astrée, et cachez-le à ses yeux.

Rendez à cet objet l'honneur qu'on rend aux dieux.

Et le temple, et l'autel, et les cérémonies

Vous ont été déjà par mon ordre prescrits :

Faites votre devoir, purs et légers esprits,
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

(Les esprits aériens descendent sur un tourbillon de nuages,
et construisent un temple dédié à Astrée : le jardin se change
entièrement en forêt.)

SCÈNE VI.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Nous parcourons en vain tous les bords du Lignon :
Reposons-nous, ma sœur ; entrons dans ce bocage.

ASTRÉE.

O dieux ! j'y vois un temple.

PHYLLIS.

Il porte votre nom.

Je viens de voir, au fond de cet ombrage,

Ces mots écrits par Céladon :

« C'est dans cette demeure

« Qu'un amant exilé cherche en vain quelque paix.

« Que, pour le prix des pleurs qu'il y verse à toute heure,

« Puisse Astrée être heureuse, et n'en verser jamais ! »

ASTRÉE.

Quoi ! de son ennemie il en fait sa déesse !

Au moment que je viens de causer son trépas

Il me consacre un temple, et demeure ici-bas

Afin de m'adorer sans cesse !

Dans ce sombre réduit retirons-nous, ma sœur.

Pourrais-je, après de tels outrages,

Sans honte et sans remords jouir d'un tel honneur ? [ges.

Un tombeau m'est mieux dû qu'un temple et des homma-

SCÈNE VII.

ASTRÉE, PHYLLIS, HYLAS, TIRCIS; CHOEUR DE
DEMI-DIEUX, DE NYMPHES, ET DES MINISTRES D'ISMÈNE.

UN GÉNIE.

N'approchez point, profanes cœurs !
C'est ici le temple d'Astrée :
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée ;
S'il ne sent de pures ardeurs.

CHOEUR.

C'est ici le temple d'Astrée :
N'approchez point, profanes cœurs !

LE GÉNIE.

Soyez sensible, Astrée, au sort de votre amant.
Pour lui nos voix à tout moment
Font résonner ici mille plaintes nouvelles.
Il ne pense qu'à vous ; il n'a pour tous désirs
Que de se consoler, en ses peines cruelles,
Par de vains et tristes plaisirs.

HYLAS.

Voilà l'effet que produit la constance.
Vantez, bergers, votre persévérance !

TIRCIS.

C'est un devoir de persister toujours
Dans les mêmes amours.

HYLAS.

C'est une erreur de persister toujours.
Dans les mêmes amours.

TIRCIS et HYLAS, ensemble.

C'est un devoir } de persister toujours
C'est une erreur }
Dans les mêmes amours.

TIRCIS.

Hylas, y songes-tu ? Profaner un tel temple !

LE GÉNIE.

N'imites pas son exemple.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs ;
Daignez recevoir les honneurs
Que le ciel fait rendre à vos charmes :
Ne les profanez point, ne versez plus de larmes.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.

CHOEUR.

Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.
Que sous les pas d'Astrée ici tout s'embellisse !
Que de son nom tout retentisse !
Faisons-le répéter aux échos d'alentour :
Tous les cœurs lui rendent les armes ;
Et célébrer ses charmes,
C'est célébrer le pouvoir de l'Amour.

SCÈNE VIII.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Retirons-nous aussi, quittons cette demeure ;
La peur m'y saisit à toute heure.
Il est tard, et chacun s'en retourne aux hameaux ;
L'ombre croît en tombant de nos prochains coteaux ;
Rejoignons ces bergers, déjà la nuit s'avance,

Dans ces lieux règne le silence.
Bergers, attendez-nous... Ils ne m'écoutent pas...

ASTRÉE.

C'est de moi seulement qu'ils détournent leurs pas :

Eût-on dit qu'un jour cette Astrée

Seroit l'horreur de la contrée ?

Tout le monde me fuit ! on a raison, Phyllis ;

Qui ne détesteroit mes fureurs excessives ?

O lieux que mon berger a long-temps embellis ,

Redemandez-moi tous l'ornement de vos rives.

FIN DU SECOND ACTE.

.....

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la fontaine de la Vérité d'Amour, dans
une forêt agréable.)

SCÈNE I.

ASTRÉE.

ENFIN me voilà seule, et j'ai trompé Phyllis.
Venez, monstres cruels : ce n'est pas que j'espère
Que ma beauté foible et légère
Donne atteinte à des sorts par l'enfer établis ;
Je ne veux que mourir.

Céladon ! tu m'appelles.

Si parmi les choses mortelles
Quelqu'une peut encor t'attacher ici-bas,
Plains la bergère qui t'adore ;
Ce n'est plus pour moi que l'aurore
Reparoitra dans nos climats.

Chère ombre, je te suis. Adieu, rives cruelles ;
Adieu, soleil ; adieu, mes compagnes fidèles :
N'aimez point, ou tâchez de bannir de l'amour
Les soupçons, les dépits, les injustes querelles ;
Celui que je regrette en a perdu le jour.

Je ne vous fuis que pour le suivre ;
A ce devoir il me faut recourir :



Si je vous ai promis de vivre,
Aux mânes d'un amant j'ai promis de mourir.

C'est trop tarder, ombre chérie :
Vient voir mon crime s'expier ;
Aide mon cœur à défier.
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'usage de mes sens ?
La mort sur mes yeux languissants
Étend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours !
Quel plaisir de céder à de telles alarmes,
Pour se rejoindre à ses amours !

SCÈNE II.

CÉLADON.

Sous ces ombrages verts je viens de voir Astrée.
Bois, dont elle parcourt les détours ténébreux,
Ne me la cachez pas sous votre ombre sacrée.

O dieux ! je l'aperçois aux pieds d'un monstre affreux !
Des puissances d'enfer ministre malheureux,
Par quel droit nous l'as-tu ravie ?
Inhumain, devois-tu seulement l'approcher ?
Ce dard punira ta furie.

Tous mes efforts sont vains, et je frappe un rocher.

Meurs, Céladon ; qui me retient la main ?
Fiers animaux, je vous réclame en vain ;
Tout est marbre pour moi, tout est sourd à ma peine.

Léonide, est-ce là cette faveur d'Ismène ?
Je meurs enfin ; et plût aux dieux
Que j'eusse, pour témoins de ma mort, ses beaux yeux !

SCÈNE III.

TIRCIS, HYLAS.

TIRCIS.

C'est ici que se doit accomplir le miracle
Que la fée a prédit aux rives du Lignon.

HYLAS.

Raconte-moi donc son oracle.
Que vois-je, juste ciel ! Astrée et Céladon
De ces monstres cruels ont éprouvé la rage !

TIRCIS.

Le sort est accompli, ne nous alarmons pas.
Le ciel en ces amants achève son ouvrage.
Pour finir tes frayeurs, entends l'oracle, Hylas.
Le plus constant et la plus belle,
Pour rendre à l'univers cette glace fidèle,
Détruiront un enchantement :
On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle ;
Ils revivront en un moment.

HYLAS.

De ces monstres horribles
L'aspect n'est plus à redouter.

TIRCIS.

Ne troublons point du sort les mystères terribles ;
Sortons : à nos hameaux allons tout raconter.

SCÈNE IV.

ASTRÉE, CÉLADON.

ASTRÉE.

Qui me ramène au jour ? et d'où vient que je voi
L'ombre de Céladon se présenter à moi ?
Mes yeux me trompent-ils ? Son ombre ! C'est lui-même.

Quoi ! je reverrois ce que j'aime !

Hélas ! il a perdu le jour.

Vains et trompeurs démons, rendez-le à mon amour ¹.
Il ouvre enfin les yeux ! il reprend tous ses charmes !

L'ai-je ranimé par mes larmes ?

CÉLADON.

Où suis-je ? Le soleil éclaire-t-il les morts ?

Quoi ! je revois les mêmes bords

Où ma divinité m'interdit sa présence !

C'est elle-même que je voi.

ASTRÉE.

Ah ! ne rappelez point une injuste défense ;

Mes pleurs ont lavé cette offense ;

Deviez-vous suivre cette loi ?

CÉLADON.

Quoi ! vous m'avez pleuré ! Ces larmes précieuses

¹ Ces deux vers sont écrits de la main de La Fontaine dans l'exemplaire de Huet, dont nous avons parlé dans l'avertissement ; il les a substitués à ceux-ci, qui se trouvent dans l'imprimé et dans toutes les éditions :

Hélas ! il est sans mouvement.

Vains et trompeurs démons, rendez-moi mon amant.

Auroient arrosé mon tombeau !
Divinités, de mon sort envieuses,
Avez-vous un destin si beau ?

Les yeux de la divine Astrée

M'ont vengé de votre courroux :

Vous ignorez les plaisirs les plus doux :

Descendez en une contrée

Où de semblables yeux puissent pleurer pour vous.

ASTRÉE.

N'irritez point les dieux, et craignez leur puissance ;

Vos transports les pourroient contre nous animer.

J'ai de vos feux assez de connoissance ;

Vous m'aimez trop....

CÉLADON.

Peut-on vous trop aimer ?

ASTRÉE.

Que je vous ai causé d'alarmes !

Ai-je trop pu les payer par mes larmes ?

Ah ! que nous bénirons nos fers,

Si l'Amour mesure ses charmes

Sur les tourments qu'on a soufferts !

ASTRÉE, CÉLADON, ensemble.

O doux souvenir de nos peines !

O nœuds par qui l'Amour recommence à former

L'espoir le plus cher de nos chaînes,

Redoublez les plaisirs qui viennent nous charmer !

O doux souvenir de nos peines !

SCÈNE V.

ASTRÉE, GALATÉE, ISMÈNE, CÉLADON.

CÉLADON, à *Astrée*.

La nymphe vient à nous.

CÉLADON, à *Galatée*.

Princesse, notre sort

Vous doit faire excuser ces marques de transport.

GALATÉE.

J'ai déjà tout appris d'Ismène;

Tendres amants, vos vœux sont exaucés;

Venez voir en cette eau la fin de votre peine.

ASTRÉE, CÉLADON, *ensemble*.

Nous la voyons dans nos cœurs, c'est assez.

ISMÈNE.

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne;

Achevons de remplir les ordres du destin.

Tout obéit à mon pouvoir divin.

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne :

Unissons ces tendres amants ;

Ils n'ont que trop souffert; finissons leurs tourments.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces } tendres amants.
Unissez de }Ils n'ont que trop souffert; { finissons } leurs tourments.
{ finissez }

ISMÈNE.

Du haut de leur gloire éternelle

Les dieux ont daigné voir ces amants en ce jour,

Et veulent rendre leur amour
Heureux autant qu'il fut fidèle.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces } tendres amants.
Unissez de }Ils n'ont que trop souffert; { finissons } leurs tourments.
{ finissez }

GALATÉE.

Le printemps, avec toutes ses graces,
Ne nous paroît pas entouré de plaisirs,
Si l'hiver, environné de glaces,
N'avoit interrompu le règne des Zéphyr.

ISMÈNE.

Plus on a de tourments soufferts,
Plus douce est la fin du martyre;
Plus Borée a troublé les airs,
Et plus le retour de Zéphyre
Cause de joie à l'univers.

SCÈNE VI.

GALATÉE, ISMÈNE, HYLAS; CHOEUR DE BERGERS
ET DE BERGÈRES.

GALATÉE.

Que tout ce que ma cour a de magnificence
Accompagne aujourd'hui l'hymen de ces amants;
Inventez tous des divertissements

Dignes de ma présence.

ISMÈNE, GALATÉE, *ensemble*.

Amants, votre persévérance

Du sort surmonte les rigneurs;

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

LE CHOEUR.

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

HYLAS, *aux amants qui veulent aller à la fontaine de
la Vérité d'Amour.*

Ces indiscrètes eaux vont vous accuser tous ;
Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos belles
Sont fidèles.

A quoi sert d'être jaloux ?
C'est le moyen de déplaire,
Et de faire

Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaisent que vous.

ISMÈNE.

Esprits soumis à ma puissance,
Venez, et, sous divers déguisements,
Faites connoître à ces heureux amants
Les surprenants effets de votre obéissance.

SCÈNE VII.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE ; LISETTA, GALIOFFO,
GAMBARINI.

LISETTA.

Chi per mogl' mi vuol pigliar !
Son Lisetta,
Fanciulletta,
Vezzasetta,
Leggiadretta,

Son d' amore la saetta
Fatta per tutto infiammar.
Chi per mogl' mi vuol pigliar !
Ogni fior, se non è colto,
Cade, e da gli venti è tolto.
Ahi che tem' ch' al primo fiato
Certo fior troppo guardato,
Meco più non possa star.
Chi per mogl' mi vuol pigliar !

GALIOFFO, *amante di Lisetta.*

Di voi sono innamorato.
Il fantolin, Dio bendato,
Con un stral avvelenato
M' ha per voi ferito il cor.
Rispondete a tanto ardor,
E fate entrar, en sto di fortunato,

Il mio vascel' tormentato
Nel dolce porto d'amor.

GAMBARINI, *rivale di Galioffo.*

Tu sei matt' d' amar sta bella.
Speri tu qualche mercè ?
Quest' amor convien a te,
Com' all' asino la sella.
Lisetta è fatta per me,
Com' io son fatto per ella.
Son giovan, le' è giovanella,
Son fedel, le' è pien' di fe.
Com' io son fatto per ella,
Lisetta è fatta per me.

LISETTA.

O quanti becchi,

Balordi e vecchi!
Qual bruttalaccio!
Qual nasonaccio!
Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

GALIOFFO.

Voi mi sprezzate!

GAMBARINI.

Voi mi beffate!

LISETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

Non voglio tal servitù,
Nè mi maritarò più.

CHOEUR DE LA SUITE DE GALATÉE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante.
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE.

Cantiamo,
Balliamo,
Ridiamo,
Sempre viviamo così.

TROUPE DE LA SUITE DE GALATÉE.

Chantons, portons nos voix jusqu'au céleste empire.
Que les plus graves dieux, en nous entendant rire,
Y soient forcés de rire aussi.

SUITE D'ISMÈNE.

Su pigliam tutte le gioie
E mandiam tutte le noie
All' inferno in questo di.

TOUS ENSEMBLE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante :
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

FIN D'ASTRÉE.